

Périodiques non canadiens

Je voudrais commencer par citer les paroles d'une personne qui était très intéressée à sa culture, un homme dont tous les députés, j'en suis sûr, connaissent très bien l'œuvre. Je veux parler de W. B. Yeats, un grand poète irlandais et un grand nationaliste irlandais qui ne s'intéressait pas uniquement aux idées révolutionnaires mais aussi à la tradition et qui s'occupait de théâtre, de poésie et d'autres activités culturelles. Ce qu'il voulait, c'était une Irlande nouvelle pour lui-même, sa famille et ses descendants. Mais l'idée dont je veux pénétrer la Chambre, c'est celle-ci: autant il était imbu de pensées révolutionnaires et souhaitait renouveler le monde, et l'Irlande pour ses enfants, autant quand il s'agissait de sa propre fille, il laissait de côté ses tendances révolutionnaires pour écrire:

And may her bridegroom bring her to a house
Where all's accustomed, ceremonious . . .
How but in custom and in ceremony
Are innocence and beauty born?

Yeats avait beau être un penseur révolutionnaire, quand il s'agissait de sa fille, il cherchait non pas la révolution, mais la sécurité. Je pourrais rapprocher de ces vers deux autres qu'il avait écrits un peu plus tôt:

For arrogance and hatred are the wares
Peddled in the thoroughfares.

Telle est, à mon avis, la tendance observée dans notre culture aujourd'hui. Nous perdons notre respect pour le passé, nous perdons notre respect pour les valeurs qui nous ont été transmises et nous arrivons rapidement au point dont parlait Yeats lorsqu'il disait:

● (2040)

For arrogance and hatred are the wares
Peddled in the thoroughfares!

. . . parce que nous ne sommes plus reliés au passé. Je dirais aux députés que ce que nous cherchons dans nos moments de calme, ce n'est pas le changement, mais la sécurité.

Je prétends, madame l'Orateur, que le bill C-58 ne tient pas compte de ce besoin de sécurité du fait qu'il renferme une disposition comme celle que l'on trouve à l'article 19(4)b) et qui se lit comme suit:

b) toute publication dont l'objet est d'encourager, de favoriser ou de développer les beaux-arts, les lettres, les sciences ou la religion.

Je ne vois pas pourquoi nous devrions séparer ces domaines qui préservent notre culture, nous fournissent des liens avec le passé et nous procurent la sécurité dans le présent. Il n'y a aucune raison pour que nous nous attaquions à eux.

Si vous voulez vous montrer indulgente, madame l'Orateur, j'aimerais présenter un argument plutôt long mais logique, je pense, qui montre pourquoi il ne faudrait adopter mon amendement et pourquoi il ne faut pas toucher aux revues relatives aux beaux-arts, aux belles lettres, à la science ou à la religion au Canada.

Nous sommes à l'ère de la spécialisation, j'ai entendu dire qu'un spécialiste est une personne qui connaît de mieux en mieux un domaine de plus en plus restreint. Nous demandons aux gens de se spécialiser de plus en plus tôt. Avant, aucun étudiant ne se spécialisait ou ne savait dans quelle branche il allait se spécialiser avant les dernières années d'études universitaires. Nous demandons maintenant aux élèves des dernières classes du secondaire de savoir dans quelle branche ils se spécialiseront, nous commençons même à le demander aux élèves du début du secondaire; bientôt, les élèves du niveau élémentaire

[M. Friesen.]

devront choisir leur spécialité et savoir ce qu'ils comptent faire une fois adultes.

De plus en plus, nous entrons dans cet âge de la spécialisation. Les étudiants d'université doivent se spécialiser pendant leurs dernières années et devenir compétents dans un seul domaine. La recherche les force à se concentrer sur un champ toujours plus restreint. Autrefois, les cours de biologie, de chimie, de physique, d'anglais, d'histoire et de mathématiques suffisaient, ils étaient tout à fait convenables. Plus nous faisons de découvertes dans chaque domaine, plus notre curiosité s'éveille et plus nous centrons notre attention sur les détails les plus ténus. Nous en sommes arrivés à un point où aucun d'entre eux n'est insignifiant. Aujourd'hui, le microcosme est aussi important que le macrocosme, sinon plus; il est peut-être encore plus mystérieux et plus fascinant.

Il y a des années, un professeur de biologie faisait des recherches sur un enzyme, et on soupçonnait à cette époque qu'il en avait des centaines à étudier, mais ce savant n'en étudiait qu'un seul. A l'heure actuelle, la biologie n'est qu'au seuil des connaissances dans ce domaine et pénètre dans les sphères de la biophysique et de la biochimie et, de l'autre côté, dans la biomasse. Plus on se spécialise, plus on est en butte à des complexités, mais aussi plus on devient abstrait.

Il n'y a pas très longtemps, une de mes amies avait mal à la main. Elle est allée voir son médecin habituel qui l'a envoyée chez un spécialiste, non pas chez un spécialiste de la main, mais chez un spécialiste de la main droite, ce qui prouve à quel point nos sciences sont abstraites et spécialisées.

Qu'advient-il de nous sans les neurochirurgiens, les ophtalmologistes, les stomatologistes, les spécialistes des maladies internes, du cœur, de la chirurgie plastique? Tous ces spécialistes doivent extraire leur champ de spécialisation de la personne du malade.

C'est pourquoi, quand les malades viennent consulter les médecins aujourd'hui, on ne les considère plus comme les malades mais comme des cas. Les assistants sociaux n'ont plus affaire à des individus mais à des cas. Les médecins ne font plus d'opérations, ils font des appendicectomies; les dentistes font des extractions; les psychiatres soignent les maniaco-dépressifs, les paranoïaques, les schizophrènes, etc. Ils ne soignent pas des personnes. Nous sommes devenus tellement spécialisés pour soigner les maux de notre société que nous ne soignons plus les malades du tout, nous combattons des maladies. C'est le danger du professionnalisme. L'organe exige toute notre attention au point qu'on oublie le corps. Le corps est tellement complexe qu'on oublie le psychique, et le psychique est tellement complexe qu'on oublie la personne. Ce qui est renversant, c'est que nous sommes composés de trois éléments: le corps, l'âme et l'esprit. Tous sont reliés entre eux et il n'en faut négliger aucun.

On s'est tellement préoccupé du professionnalisme, isolant les éléments, que les éléments ont perdu trop souvent la signification que leur donne leur insertion dans un tout. Je me souviens d'un écrivain qui, voilà environ 150 ans, constata que cette même situation menaçait sa société en particulier. A un moment où nous aurions encore considéré la société comme rudimentaire, il s'intéressait déjà aux complexités sociales, lorsqu'il a écrit:

And he can read lectures upon innocence;